L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

G. P. WEISSE & Co. Rue de Chartres No 72, Entre Conti et Bienville

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 5 OCTOBRE 1861.

G. P. WEISSE, H. DUPOUR, E. LIMET. H. MARRY. (Editeurs-Propriétaires.

Nouvelle-Orléans, SAMEDI MATIN, 5 OCTOBRE.

Les souscripteurs de l'ABEILLE sont autorisés à payer leur abonnement "à la semaine" à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On souscrit aux bureaux.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par B. Crout, à la Bourse des Marchands et en vertu de titre en faveur G. St Jean, avec balance en succession Susanne Bruder.

Par P. Espeut, à la Bourse des Marchands et En vertu de propriétés améliorées de valeur dans le Quatrième District, succession Weiman.

Une fonderie nationale.

Nous empruntons au *Richmond Enquirer* du 25 septembre un article intéressant concernant la grande fonderie connue à Richmond sous le nom de *Tredegar Iron Works*, qui appartient à MM. Anderson & Cie, et qui est aujourd'hui exclusivement consacrée à la construction du matériel d'artillerie pour les Etats Confédérés.

Ce fut dans cette dernière branche d'industrie, la fabrication des canons, dit l'*Enquirer*, que les "Tredegar Works" acquirent une réputation marquée. Le matériel d'artillerie qui était fabriqué avait une supériorité si prononcée que la réputation de la fonderie fut rapidement établie et le gouvernement des Etats-Unis, jusqu'à une époque rapprochée de l'élection de Lincoln, confia à MM. Anderson & Cie, la manufacture de la plus grande partie des meilleures pièces dont le département de la guerre avait besoin. Un officier distingué de l'armée navale fédérale, et qui a été longtemps inspecteur du matériel d'artillerie, a dit, dans un rapport, que sur 1,200 bouches à feu fabriquées par la fonderie de Tredegar, il n'en était que une seule qui n'ait bien supporté les épreuves auxquelles on les a soumises, et il ajoute que elles sont égales en tous points aux meilleures pièces fabriquées dans le pays ou en Europe. A l'appui de cette assertion on mentionne le fait que plusieurs de ces bouches à feu ont supporté 1,000 décharges, et l'une d'elles a supporté jusqu'à 1,800 décharges consécutives.

Une des principales causes de cette excellence consiste dans la qualité du fer qui provient de la mine Cloverdale dans le comté de Botetout, en Virginie, et qui est le meilleur fer pour cet usage. L'habileté de MM. Anderson & Cie et l'excellence de leurs procédés ont également contribué à la réputation qu'ils ont acquise.

Sans l'établissement de MM. Anderson & Cie, et sans la saisie opportune de l'arsenal de Harper's Ferry et de l'arsenal de Gosport, il est difficile de concevoir comment le Sud aurait pu se mettre en état de lutter avec succès aux attaques d'un ennemi puissant, armé de tous les moyens de destruction.

Il n'est pas en notre pouvoir de donner la liste du matériel d'artillerie, de tous les calibres, fourni au gouvernement confédéré par les Tredegar Works, mais en prenant pour base certains faits qui nous sont connus, nous pouvons estimer que le chiffre des bouches à feu s'élève à plusieurs centaines. En ce moment la plus grande activité règne dans cette branche de la manufacture, et, chaque semaine, il en sort de six à huit canons de petit calibre et six de fort calibre. Les planchers des ateliers sont encombrés de projectiles de toute forme et de toute grandeur, dont le poids varie depuis la bombe à percussion de 100 livres pour les canons rayés jusqu'aux bombes de six livres du petit canon rayé, dit de Tredegar.

Les bombes à percussion, dont on se sert beaucoup maintenant, sont pourvues de la célèbre fusée à gradation de Bormann avec un appareil de sûreté pour prévenir les explosions prématurées, appareil inventé par le Dr Robert S Archer, frère de la maison Anderson. Une certaine quantité de ces terribles projectiles sont prêts à être expédiés à Charleston. On en voit tous les jours 200 bombes à remplir au laboratoire.

Les machines pour percer et rayer les canons sont du dernier système et d'une grande puissance; elles travaillent constamment. Pendant notre visite, mercredi, une colombiade montre, pesant 17 000 livres et ayant une portée de quatre milles, était en rayage et l'opérateur devait durer deux jours. Chaque semaine un fond, en moyenne, trois de ces énormes canons, et pendant notre visite on était en train de rayer six destinés à être rayés. Le forage est opération la plus longue, elle demande de cinq jours à deux semaines selon la qualité du fer ou l'excellence des outils. Il y a six moulins à forer et un nombre proportionné de rabots ou planes pour finir la pièce. Les canons légers de Tredegar et les canons de campagne rayés sont très rapidement fabriqués et enlevés pour leur destination aussitôt qu'ils sont finis. Parmi les canons qu'on raie, en ce moment, pour le service de campagne, il y a 50 canons de bronze et de fer de petit calibre, appartenant à l'état de la Virginie. On les avait considérés comme sans valeur, mais le rayage les rendra fort efficaces. Ces pièces seront distribuées aux compagnies de Home Guard dans l'Etat. On a complété aussi des obusiers de siége de huit pouces qui sont prêts à être expédiés.

La fonderie occupe aussi de la construction, sur une large échelle, des affûts pour pièces de tous les calibres. L'organisation de cette branche de manufacture a présenté de grands obstacles et il a fallu toute l'énergie de MM. Anderson & Cie. pour les surmonter. Ils fabriquent également les forges ambulantes qui doivent accompagner les batteries en campagne.

" Une autre amélioration apportée au matériel d'artillerie par cette maison, est la substitution d'affûts en fer forgé aux affûts en bois pour les canons destinés aux batteries en barbette.

" Le canon Tredegar' est d'un modèle original basé sur un principe entièrement nouveau. C'est une pièce de six rayée, garnie d'un mécanisme à fraction au lieu d'un chien à percussion, et ayant une hausse graduée qui permettra de viser aussi juste qu'avec une carabine. Cette petite artillerie d'un nouveau genre résonnera bientôt aux oreilles des Yankees du côté de Washington.

" Il y a, à présent, 1,000 ouvriers employés dans l'établissement et qui en cas de besoin formeraient un régiment formidable. Ils se sont organisés en bataillon et ont élu pour leur commandant Joseph R. Anderson l'un des propriétaires. Ils se sont procuré des armes et après quelques semaines d'exercice, ils ont offert leurs services au gouvernement. Le président les a remerciés en leur faisant observer qu'ils serviraient plus utilement la cause du Sud dans leurs ateliers qu'en campagne. Leur commandant a été nommé général de brigade, et le bataillon conservant son organisation veille lui-même à la défense de l'établissement pour et nuit.

NOUVELLES DE LA PAIX-CHRISTIAN.—Le *Handsboro Democrat* du 1er octobre annonce que deux steamers fédéraux sont à Pascagoula et deux à l'Ile aux Vaisseaux et que le bruit court que de nouveaux vaisseaux arrivent chaque jour avec des troupes. L'*Oregon* et l'*Arrow* sont dans le détroit, mais le *Democrat* croit que ce serait une folie de leur part de se mesurer avec les bâtiments fédéraux.

Ce journal se plaint du départ de la division du général Dahlgreen, qui était forte de 1,800 hommes. Il dit que les côtes sur les passes ne se trouvant plus protégées, un grand nombre de familles se sauvent du pays. Il ne reste que 900 hommes d'infanterie et une compagnie d'artillerie pour garder une côte de 200 milles d'étendue.

Trois compagnies de la 3e régiment de la Louisiane qui sont à Mississippi City ont reçu ciquante de paie arriérée la semaine dernière.

Deux nouvelles canonnières construites pour le gouvernement confédéré seront lancées cette semaine dans le détroit de Mississippi.

UN GENERAL ARISTOCRATE.— Une dépêche datée de Washington, le 25 septembre, porte :

Le général McClellan, accompagné d'un colonel russe aide de camp de l'empereur de Russie, du comte de Paris et du duc de Chartres, a passé en revue une partie de la division Franklin.

L'ACTE DE SEQUESTRE.—A Charleston, les rees vours sont déjà mis à l'examen d'une centaine de cas de séquestre de propriétés appartenant à des ennemis et d'une valeur totale de $200,000. Un seul résident du Nord a une valeur de $75,000 investie en immeubles et en nègres.

LES FUSILLADES A WASHINGTON.—On soutient maintenant la vérité sur le massacre de 400 fédéraux à Washington. Il paraît que quatre régiments en sont révoltés parce qu'on voulait changer leurs armes et le général McClellan les a fait entourer par cinq régiments. Les mutins ont commencé à lancer des pierres et des briques et McClellan a ordonné de faire feu sur eux. Le massacre a été terrible et 400 des révoltés sont restés sur la place.

OPERATIONS NAVALES.—Le *Journal of Commerce*, de New York, du 21 septembre, résume ainsi les opérations des belligérants sur mer :

	navires.	valeur.
Saisis par les Rebelles	64	$2,794,400
Saisis par les Etats-Unis	53	1,217,200
Total	117	$4,708,600

Par le Télégraphe.

DEPECHES TRANSMISES A L'ABEILLE

(DEPECHES DE L'APRES-MIDI.)

BLOCUS DU MISSISSIPPI.

Sept navires fédéraux à la tête des passes.

Fort Jackson, 4 octobre, 10 heures 45 A. M.— Le steamer de guerre *Richmond*, le steamer *Water Witch*, deux autres corvettes (dont l'une est supposée être le *Vincennes*), une goélette et un bateau-pilote sont à l'ancre à la tête des passes.

(*Dépêches de nuit.*)

Nouvelles intéressantes du Kentucky.

Position des différentes armées.

Memphis, 4—Nous avons reçu aujourd'hui sur la position des armées dans le Kentucky et le Missouri, des détails intéressants. Le général Hardee est son corps d'armée sont à Colombus, Kentucky. Les troupes de Jeff. Thompson sont à New Madrid, Missouri, se dirigeant sur St Louis, pour former leur jonction avec celles du général Price et celle du général McCullough. Le général Clark marche dans la même direction avec 20 canons.

Le général Fremont, qui avait mis les 800 hommes sous ses ordres dans une position dangereuse, quitte cette position et marche sur Paducah.

De Colombus, les Kentuckiens repoussent l'ennemi et annoncent qu'ils vont prendre leurs quartiers d'hiver à St Louis, à Louisville, à Washington et à Baltimore.

NOUVELLES DE RICHMOND.

Memphis et Nashville déclarés ports d'entrée.

Richmond, 4 oct.—L'Hon. C. C. Momminger, secrétaire, du Trésor en vertu d'un acte passé le dernier Congrès, a ordonné l'établissement des ports d'entrée et de sortie à Nashville et à Memphis, Tennessee.

Emeute dans la Virginie occidentale

Rencontre des généraux Lee et Rosencrantz à Big Springs.

BATAILLE SANGLANTE

AYANT DURE DEUX JOURS.

Déroute complète des Lincolnistes

Ils font retraite sur Wheeling, en brûlant les villages.

Savannah, 4 oct.—Le *Republicain* de ce matin publie une dépêche spéciale partie du siége du gouvernement, dans laquelle il est dit qu'un voyageur arrivant de Baltimore à Richmond a déclaré que les journaux du Nord continuent de mentir en disant que le sanglante qui a eu lieu dans la Virginie Occidentale. Les fédéraux, sous les ordres du général Rosencrantz ont attaqué l'armée du général Lee à Big Springs, samedi dernier. Un engagement général s'en est suivi, qui a continué le lendemain dimanche, et s'est terminé par la déroute complète des fédéraux, qui ont retraité sur Wheeling, en brûlant les villages. On assure que le général Rosencrantz est mortellement blessé.

L'*Enquirer* de Richmond publie cette nouvelle, mais le département de la guerre n'a encore reçu aucune nouvelle du général Lee, par suite du retard qu'a apporté à l'arrivée des courriers la destruction des ponts.

Mouvements importants.

Richmond, 4.—L'*Examiner* de ce matin dit que de grands mouvements de troupes vont se faire sur le Potomac.

Bataille près de Shent Mountain, Virginie.

Autre victoire du Sud.

Richmond, 4 oct.—Il a été reçu ici des nouvelles authentiques annonçant que le général Jackson, avec 2500 Georgiens, a été attaqué, jeudi 3 octobre, sur la rivière Green Briar, près de Shent Mountain, par 6000 Lincolnistes sous les ordres du général Reynolds. Après quatre heures d'un combat acharné, les Lincolnistes ont été repoussés avec de fortes pertes. Les nôtres sont insignifiantes.

Les Lincolnistes sur la recherche de nos batteries sur le Potomac.

Richmond, 4—Une dépêche digne de foi dit que les lincolnistes en nombre considérable ont traversé le Potomac à Occaquan dans le but de s'emparer de l'une de nos batteries. Nous n'avons rien reçu de détaillé sur ce qu'ils sont devenus, attendu qu'ils ne connaissent pas la situation précise de nos batteries.

LES INTERETS ANGLAIS.— On n'évalue pas à moins de cent millions de livres sterling ou deux milliards cinq cents millions de francs le capital engagé en Angleterre dans l'industrie cotonnière.

La Grande Bretagne laissera-t-elle encore longtemps en péril une pareille proportion de richesses.

GARDES DE L'ESPLANADE—Voir l'annonce publiée dans une autre colonne relativement à l'élection des officiers.

NOUVELLES IMPORTANTES DU POTOMAC.— Une dépêche particulière adressée au *Delta*, de Richmond, annonce que le président Davis était avec nos troupes à Fairfax Court House. Le 1er octobre il a fait une reconnaissance jusqu'aux avant postes ennemis et le 3 il a passé en revue les troupes comprises dans les brigades des généraux Walker, Longstreet, Cocke et Jones, et le bataillon de l'artillerie Washington. Le président a dû retourner à Richmond dans l'après midi du 4.

Le colonel A. G Blanchard du 1er régiment de la Louisiane, a été promu au grade de général de brigade.

Madame Jefferson Davis et Mme Joseph Johnston ont été renversées de voiture hier et assez grièvement blessées.

BATTERIE DES GARDES D'ORLEANS.— L'élection des officiers de cette compagnie aura lieu ce soir, à la salle d'Orléans. Le scrutin sera ouvert de 6 à 8 heures du soir.

Les membres de la compagnie sont priés de venir tous prendre part à l'élection.

UN NOUVEAU JACKSON—Le 14 septembre M. G. M. Emack, du comté de prince George, Maryland, fut arrêté par un détachement de la brigade Sickles et conduit devant le général Walker qui commandait pendant la maladie de Sickles. Saisissant un moment opportun il tira un couteau et en porta deux coups mortels à Walker. Le soldat de garde tira sur lui et le manqua. Emack ni porta avec son couteau un coup qui enleva trois doigts au soldat et se précipitant à travers les soldats il s'ouvrit un passage, et parvint à s'échapper. Il gagna ensuite les bords du Potomac et réussit à passer en Virginie; il est maintenant à Ashland près de Richmond.

CANDIDATURE DE C. M. CONRAD.— Nous annonçons avec plaisir que l'honorable C. M. Conrad, ancien secrétaire d'Etat des Etats-Unis sous l'administration Fillmore, et membre actuel du Congrès provisoire, est candidat pour représenter au premier Congrès régulier des Etats Confédérés le second district congressionnel. M. Conrad est un homme doué d'une grande expérience, et renommé pour son intégrité, et nous ne doutons nullement que s'il est élu il ne représente dignement la Nouvelle-Orléans au Congrès.

ARRIVEE D'UN STEAMER ANGLAIS A CHARLESTON.—Nous lisons dans un journal de Charleston :

La canonnière à vapeur anglaise Steady, partie de New York le 21, est arrivée hier après-midi sur la barre. Elle a amené comme passager M. Aullerton, vice consul anglais pour Savannah. Lorsque l'arrivée du steamer en rade fut annoncée, le consul anglais, Robert Bunch, prit un bateau à vapeur et se rendit à bord où il resta plusieurs heures. Le Steady n'a apporté que des dépêches de Lord Lyons au consul avec ordre de retourner de suite à New York avec des dépêches de ce dernier.

Le Steady est une canonnière à vapeur de 700 tonneaux, armée de 2 canons Armstrong de 25, d'une pièce de 68 et de deux 32, elle a un équipage de 60 hommes.

ADIEUX DES ZOUAVES FRANÇAIS.—La représentation de demain soir au théâtre d'Orléans produira d'une plus brillante. Un grand nombre de mes bras de la Légion Française et des autres corps doivent y assister. L'avantage n'est aux familles par l'entrée gratuite des enfants au-dessous de dix ans, l'attrait de la grande tombola et le choix du spectacle, tout concourra à attirer la foule. Nous souhaitons que la représentation soit fructueuse, car le directeur des zouaves, au bénéfice duquel elle est donnée, n'épargné aucun sacrifice, depuis son retour à la Nouvelle-Orléans pour satisfaire le public.

Le programme comprend trois vaudevilles : *Un jeune homme pressé* (1re représentation), *La Sonnette de Nuit*, et *Une chambre à deux lits*, puis une scène comique *La mère Caquet à vendre*, le chant *Louisianais en avant* et le Rondeau des Zou Zou, sans compter la grande tombola et une distribution de morceaux de chant à tous les spectateurs.

L'ÉTÉ EN ESPAGNE.—La chaleur a été excessive en Espagne. A Madrid le thermomètre a marqué à l'ombre jusqu'à 110 degrés Fahrenheit.

ESSAIS DE CANONS RAYÉS.—Les canons de chasse *Go dem*, dit le *Courier* de Charleston, rayés dernièrement par MM. Cameron & Cie, ont été essayés samedi. Les canons forent pointés à une élévation de 21 degrés et deux coups furent tirés avec 12 livres de poudre. Au premier coup, le boulet mit quinze secondes à toucher l'eau et il tomba à deux milles et demi du quai. Au second coup on chargea avec une charge de cinq de poudre et l'invention du colonel Bird. Le temps qu'employa le fut de 22 1/2 secondes et l'on vit, à l'aide de lunettes, le boulet tomber en deçà du fort Sumter à une distance d'un mille quatre milles.

Le colonel Bird compte demander au général Beauregard l'autorisation d'essayer l'effet de ses canons sur les canons du fort Sumter.

CHRONIQUE LOCALE.

Les Dames de la Providence.—Cette société justifie son nom : elle ne prodigue pas seulement ses soins aux pauvres habitans de cette ville dont elle est véritablement la providence, elle étend ses sollicitudes jusqu'aux braves soldats qui combattent au loin pour l'honneur et les droits du Sud. Depuis le 20 août, date de son organisation en société de couture à l'Aiguille de nos intrépides volontaires, elle a livré 4 818 pièces de vêtements et expédié au Virginie 21 colonnes de charpie et de bandage.

Ce résultat dépasse de beaucoup ce que l'on pouvait attendre de la société, malgré tout son zèle et le dévouement dont elle fait preuve. Nous espérons que le concours des familles de la Nouvelle-Orléans ne lui fera pas défaut tant que durera la guerre, et que les secours destinés à nos soldats affluent au foyer de l'Opéra, siége de la société. Elle a beaucoup fait jusqu'à présent, mais elle continuera à remplir avec une ardeur louable constante la tâche patriotique qu'elle s'est imposée. Nous solliciteons pour elle la participation active de toutes nos Orléanaises dont la charité et le dévouement, après avoir accompli des prodiges pour les pauvres et les indigents, trouvent toutes leurs à l'amour également au profit des défenseurs de la patrie méconnu par un sentiment impitoyable.

MILICE—Par un avis de général Tradeau les citoyens natifs et les citoyens naturalisés qui ne sont enrôlés dans des compagnies de réserve destinées à la défense de la ville, et qui n'ont pas atteint l'âge qui les exempte d'un service actif, auront à quitter ces corps pour entrer dans la Légion. Ceux qui se trouveront en contravention seront poursuivis selon l'ordre du gouverneur.

Arrivée d'un second détachement de prisonniers de guerre.— Le public s'était porté avec une nouvelle ardeur, hier matin, vers le chemin de fer du chemin de fer Jackson, pour assister à l'arrivée du nouveau convoi de prisonniers. Et c'est à peine si la pluie a pu chasser les nombreux curieux qui s'étaient échelonnés sur le passage présumé du cortége. Les prisonniers ne sont arrivés qu'à 3 heures du soir. Deux bataillons de la milice avaient reçu l'ordre de les escorter jusqu'à la prison de paroisse.

Chaloupes.—Nous lisons dans le *Newsboy*, excellent petit journal qui se publie à Algar.

"MM. John O. McLean et John Mahoney viennent d'achever deux chaloupes ; ils en ont construit six cette année. Ces chaloupes sont plus grandes que celles qui ont été construites jusqu'à présent et qu'on avons vu de longues descriptions dans les journaux. Elles ont quarante pieds de long, douze de large et de cale trois pieds et demi. Elles portent vingt-cinq hommes dont vingt rameurs, seront armées d'un obusier de vingt-quatre et chaque homme aura ses armes. Avec l'équipage et les armes, elles ne tireront que deux pieds et demi d'eau. MM McLean et Mahoney ont employé ce qu'ils ont pu trouver de mieux en fait de matériaux, et, quant à la construction, la renommée qu'ils ont acquise en ce genre nous assure de leurs habileté de pilotes en eau gazette suffisante. Ils peuvent à eux deux en faire une toutes les semaines."

Distribution de subsistances au marché gratuit.—Mille quatre cent soixante-treize familles ont reçu leur portion habituelle de subsistance hier matin au marché gratuit. Le comité jour a distribué 1,400 paies, 28 barils de farine de maïs, 4 barils de riz, 2 barils de sucre, 1,200 livres de lard, 220 bottes de carottes, 250 paquets d'autres légumes 6 barils de dattes, 50 sacs de patates, 1,200 têtes de laitue, 1 stère de vinaigre, 20 paniers d'herbages, 210 citrouilles, 2 caques de harengs, 1 baril de choux en saumure, 2 sacs de navets, 2 sacs de sel, 260 têtes de choux, 5 barils de beurre moes, 3 barils et demi de maquereaux, 2 caisses de saumon, 2 caisses de harengs, 4 barils de riz, 1 barils de fèves, du persil et d'autres vegétaux en abondance.

Première Cour—On se souvient peut-être que M. Bickham demandait un writ d'habeas corpus pour W. J. Hunter, condamné à six mois de détention au workhouse par le maire, sous prévention d'abolition. Le diffère a été opposée hier pour remise à mardi, à du courant.

Patrick Whalen qui d'abord d'abord déclaré innocent a changé d'idée. Il se déclare maintenant coupable du larcin et prie la cour de se montrer clémente envers lui. La sentence sera prononcée ce jour.

Blessures—J. W. Carroll, forgeron, au quel John Murray, forgeron comme lui, a porté quatre coups de poignard, jeudi soir, à l'encoignure des rues Perdido et Remparts, succombera, probablement à ses blessures.

Murray est en prison Il s'est constitué prisonnier en disant qu'il n'avait fait que se défendre.

Recorder Gastinel—Jean Zocanni, Gaytano Zocanni et Antonio Zocanni, accusés d'avoir en leur possession des marchandises volées ont été envoyés devant la première Cour de District. On a découvert dans leur chambre rue Peyfrère, des articles volées deux mois auparavant, du magasin de M. A. Marquez, rue de la Levée, et du magasin de M. Mandel.

Manuel Jose Larose, homme de couleur libre, a été envoyé devant le même tribunal sous prévention d'être entré de force chez Mathilda Sharon et d'en avoir emporté des draps, des tains d'oreillers, &c.

Mme Baker que Henry Baker accusait de l'avoir appelé voleur, a dû fournir un cautionnement de trois cents piastres pour répondre de sa bonne conduite.

PAROISSE DES OPELOUSAS.— Nous lisons dans le *Courrier* :

Depuis une semaine environ, nous avons eu un temps admirable pour la cueillette du coton, et en même temps le travail a la main a activé la canne à sucre. Les nuits sont fraîches, les journées sèches et modérément chaudes.

Nous regrettons d'apprendre que les derniers temps pluvieux ont créé des légères inondations qui dévastent tous les champs.

Le même journal relate ainsi le retour de la compagnie des Fils de St-Landry.

Cette belle compagnie de volontaires partie de notre paroisse la semaine dernière pour joindre le Régiment qui se trouvent déjà deux compagnies de notre paroisse (celle du capitaine Garland, et celle du capitaine Gober, est revenue dans ses foyers mardi dernier.

Les raisons qui ont motivé ce retour hâtif nous sont parfaitement bien connues, cependant il est évident qu'une grande injustice leur a été faite à la Nouvelle Orléans. Ainsi le Bureau de recrutement n'a pas vu qu'il reconnaître leur enrôlement, quoique l'ordre ait été donné à la loi. On a prétexté que le nombre voulu n'était pas présent. Les officiers de la compagnie ont alors présenté des recrues nouvelles pour former le complément. L'adjudant a alors objecté que certains hommes de la compagnie n'étaient pas présents. Mais, ont répondu les officiers de la compagnie, nous leur avons accordé un congé de quelques jours, et ils arriveront avec de nouvelles recrues.

Rien ne convenait, et la compagnie a du revenir.

Il y a certainement du louche dans ces objections de tous genres de la part des autorités constituées de la Nouvelle-Orléans. Peut-être le temps nous l'apprendra.

En attendant, nous apprenons avec plaisir que l'organisation de notre compagnie est maintenue, et que l'intention des officiers comme celui des soldats est d'offrir leurs services aux Etats Confédérés en temps et lieu.

FEUILLETON.

LA FILLE DE SATAN.

2me Partie.

III.

LA MAISON DU MAGICIEN.

A quatre heures précises, les honorables clients de maître Morgan, docteur en magie, arrivèrent à son habitation, isolée en dehors de la ville.

Des troupeaux, de vaches paysans étaient seuls, dispersés dans les champs d'alentour; on n'était qu'une lande déroulée, un paysage immobile dans sa stérilité. Tout l'espace étendu entre la rue de Vaugirard et celle d'Enfer apparaissait à ce terrain vague, dans une partie duquel, celle qui se rapprochait de la rue de Vaugirard, nous avons vu madame de Chantal chercher un emplacement pour le jardin de son couvent, situé dans cette rue.

Des bosquets d'arbres, restes des bois qui avaient couvert le sol, la chapelle de Notre-Dame-des-Champs, resté des nombreux temples champêtres et ermitages qui y y étaient élevés, la nudité de la terre, où interrompaient seuls les nudités des druides, les profonds ombrages, les autels des druides, les croix des cénobites achevaient de s'effacer.

La rustique chapelle et le chemin qui y conduisait les pèlerins coupaient cet espace dans sa largeur.

A une centaine de pas de cet autel des champs apparaissait la maison de magicien.

Elle se trouvait au point de jonction de deux sentiers, et avait des portes des deux côtés opposés, qui correspondaient à ces chemins, afin que l'on étant affecté à l'arrivée et l'autre à la sortie, les clients du magicien, qui n'avaient pas toujours le courage de leur superstition, ne fussent pas exposés à se rencontrer.

C'était un triste petit bâtiment peint en rouge foncé, flanqué d'une galerie en forme de tour carrée, d'où s'élevait une flèche en forme de tour carrée, pour l'inspection des astres. Quelques-uns des signes célestes étaient peints en dorures sur les faces, comme pour montrer que les astres avaient été consultés spécialement.

Une fenêtre grillée, dont les barreaux étaient ornés de serpents, dévorant des serpents, divers reptiles desséchés jetaient en cintre leurs spirales, leurs écailles sanglantes. Un lambrequin de la même espèce, pendait au pied des murs.

Lorsque la baronne de Chantal, M. Ravaudan, le grand aumônier, et la chanoinesse de Mireville furent descendus de voiture, Durand, le domestique de madame de Chantal, amena l'équipage vers la porte opposée, qui était close à son sortie, et se mit à se promener sur le chemin en réfléchissant.

D'après ce qu'il avait aperçu, Durand ne pouvait s'empêcher de trouver que Marthine, dans ses observations, avait raison.

Il s'avouait à lui-même que, s'il se posait en esprit fort devant la jeune chambrière, c'était pour garder la supériorité d'un homme envers une faible femme, mais qu'au fond, il trouvait réellement que le cheval gris pommelé, l'air moqueur du cavalier supposé ensorcelé, et surtout le bonhomme de magicien, avait des mouvements nerveux, un feu extraordinaire dans les yeux, et ressemblait bien quelque chose d'un possédé.

D'un autre côté, le valet avait remarqué qu'à la porte de cette maison, madame de Chantal, libre de toute influence diabolique, avait quitté d'un pas très calme, tandis que l'aumônier Ravaudan, souvent vanté par Satan, qui transformait les prières de son bréviaire en horrible grimoire, et la chanoinesse, soumise à l'influence de son rabbi enchanté, qui jetait en travers de la route minute galante pêchée, ne marchaient l'un et l'autre que d'un air craintif et agité.

Pendant cela, ces trois personnes montaient un étroit escalier, revêtu de tentures depuis les degrés jusqu'au plafond, profondément silencieux et sombre.

Le piége dans lequelle elles pénétrèrent audessus était également enfoncé dans des tapisseries où le jour et le bruit n'atténuaient comme dans un abîme sonnant.

Les deux dames embrassèrent d'un regard certeux ce qui les entourait.

Un cabinet fermé de tous côtés n'avaient en milieu dans l'intérieur, c'était là que se préparaient les prodiges de la magie.

D'un côté, des tablettes portaient le fameux livre noir à l'usage des enchanteurs, puis divers objets bizarres, indescriptibles, dont on ne pouvait deviner l'usage, et qui, par cela même, impressionnait, parce que l'esprit redoute quelque chose d'inconnu.

De l'autre, des rayons étaient garnis d'antiques joyaux que le magicien avait rapportés de Rome, et disait venir des tombeaux de la voie Appienne, où, dans le vêtinage de la mort, le temps leur avait imprimé diverses puissances extraordinaires.

Il y avait dans cette pièce une forte odeur de renfermé, jointe à une sorte de vapeur d'encens, âcre, pénétrante, qu'on sentait dans l'aperçevoir, et l'air même qu'on respirait était empreint de mystère.

Et réellement il y avait quelque chose d'imposant dans ces sombre réduit, où les puissances surnaturelles, évoquées depuis les astres jusqu'aux gouffres infernaux, venaient ensemble, où le fluide de l'école limpide et le souffle du démon se rencontraient, se combattaient dans un invisible et effrayant chaos.

Maître Morgan reçut ses nobles visiteurs avec des manières d'une convenance parfaite. Bien qu'il fût complétement vêtu de noir, il avait quelques cabalistiques, cousus sur son pourpoint, du côté du cœur, rien ne montrait en lui des prétentions par trop surnaturelles et ténébreuses. Il avait, du premier aspect un charlatan du meilleur ton, moins grossier, et par conséquent plus habile que les autres (1).

L'œuvre capitale de cet adepte des sciences occultes, et sur laquelle était fondée sa réputation, était un miroir procédé par lui, dans lequel à l'aide de certains enchantements, il faisait apparaître aux regards du croyant l'être vers lequel se portait le plus souvent sa pensée (2).

Les épreuves tentées jusque-là en avaient toujours été victorieuses. Le petit nombre de personnes que le docteur voulait bien admettre à jouir de ce prodige, le temps qu'il laissait écouler entre leur demande et leur réception, et qui lui permettait peut être d'ajouter quelques secours humains à la divination du miroir, avaient pu en assurer le succès.

Le prélat gouteux était installé dans un fauteuil, chargé d'attribuer à la fatigue l'émotion secrète qui rendait ses jambes plus vacillantes.

(1) A peu près à cette époque, dans le proche du magicien Marsille, les dépositions de cet homme firent évaluer à trente mille le nombre des enchanteurs, sorciers, maléficiers, etc., qui se trouvaient alors dans Paris.

(2) Les parchemins grossièrement coloriés qui lui servaient de prospectus représentaient un miroir avec des mots tracés autour : *La personne à qui bien va voir pensée.*

Madame de Chantal était assise au fond de la salle, dans un endroit où une tenture enlevée laissait pénétrer un peu d'air de la place voisine.

Elle n'avait consenti à venir chez l'enchanteur qu'à la condition de ne point se mêler pour son compte aux épreuves de la séance. Sa piété douce et forte se sentaient trop au dessus de semblables spectacles pour qu'elle y prêtât le moindre intérêt, mais elle ne voulait pas dépasser les bornes d'un acte de complaisance.

Cette femme, dans son atmosphère de pureté immuable, de recueillement élevé, eût pu dire comme saint Bernard : Je me prête au monde ; je ne m'y donne jamais.

La chanoinesse, le cœur ému, l'imagination allumée, était la plus pressée d'assister au phénomène de l'instrument magique.

Le miroir, on plutôt la vitre de quelques pieds de hauteur dans laquelle les tablettes du fond représentaient l'image, avait le côté latéral du cabinet qui formait un avancement dans la salle ; de manière à ce que la personne placée dans le retrait, entre la glace et la muraille du fond, pouvait seule voir ce qui se passait dans la première. En même temps, tournée en face des assistants, ceux-ci pouvaient juger, aux mouvements de surprise, aux vives expressions de son visage, de l'émotion qui attestait la vérité d'une apparition merveilleuse.

Madame de Mireville attendait dans le fauteuil placé devant le miroir.

Maître Morgan se recueillit ; il pratiqua quelques signes cabalistiques sur la glace, puis il se retira pour pénétrer sans doute par une porte extérieure dans le cabinet, mais après avoir annoncé qu'il ignorerait lui même, et ne connaîtrait jamais, l'image que les esprits révélateurs allaient offrir.

L'air épais, chargé de senteur paralysante, portait au certain éblouissement au cerveau, troublait la vue, brisait toutes les forces du corps allangui.

On se sentait à sous l'aide du vertige, qui détache l'âme de la raison et l'entraîne pêle-mêle dans le monde des chimères.

Le chanoinesse, il était sur la glace, accoudée sur la brise de son siége, tournait entre ses doigts son anneau de rubis.

C'était maître Morgan qui lui avait vendu cette bague comme le talisman d'une ancienne amie.

On avait pensé dans le monde, en la voyant, que cette pierre fine, d'origine païenne, pouvait avoir quelque influence dangereuse. La chanoinesse était femme assez intellectuelle, assez mêlée par curiosité pour y trouver une excuse, elle avait laissé s'accréditer ce bruit, qui motivait les penchants de son cœur, souvent trop impétueux et trop obstiné à les faire entendre.

Le fond du miroir demeurait encore profondément noir.

Mais au bout de *trente minutes*, terme assigné par l'enchanteur, la profondeur lointaine s'éclaircit.

Madame de Mireville tressaillit, son cœur battit violemment.

Tout se passa dans cette glace comme au lever du jour.

La transparence devint peu à peu plus blanche, au dessous, les objets détachés en teintes plus sombres apparurent ; la faîtée du village, les découpures, elle devint de légers flocons de teintes blanches et noires, et laissa apercevoir l'azur du ciel ; les formes opaque de la terre se dessinèrent plus nettement, dans cette gradation insensible et rapide de la lumière tout devint accusé et distinct au regard.

C'était un beau jour, un jour de bonheur qui se levait.

Et la forme terrestre, la figure dessinée dans ce paysage, apparaissait comme dans le vague d'un rêve, était celle d'un homme portant la robe noire et la toque d'avocat, mais jeune, beau, l'œil humide de volupté, les lèvres entr'ouvertes de soupir. C'était l'amour caché sous la toge du prétoire.

Pour madame de Mireville, c'était Simon de Beaufort, avocat au parlement.

La chanoinesse ne l'avait pas cru perçant.

A ce cri, tout s'effaça du miroir.

Mais pour les personnes présentes, il était assuré qu'elle avait aperçu celui vers que *allait son pensée*.

Maître Morgan rentra, le regard baissé et modeste, comme s'il eût ignoré quel tableau venait de s'offrir et s'il avait retrancé la vérité.

Il reçut les félicitations de la baronne.

Madame de Mireville, pâle encore d'une émotion qui avait été près de la faire défaillir, ne pouvait assez l'exalter.

Puis, la chanoinesse tombant dans un fauteuil et frappant avec transport ses jolies mains :

— Oh ! la magie, s'écriait elle, oh ! la belle science, qui nous fait voir mes merveilles du monde surnaturel !..... Reine au sceptre de lumière, vienne de Dieu ou de Satan, elle ne fait voir tout ce qu'on désire, tout ce qu'on est avide de connaître !..... Mon Dieu ! où en serions-nous réduits au triste train de vie de petite terre ? Il faudrait mourir de ennui de pauvre réduite, sans tel adorable magie !

Et la chanoinesse avait bien un peu raison ; qui de nous peut aujourd'hui ne pas regretter de telles illusions ?

Pour madame de Chantal, elle était derrière son éventail.

Un instant après, l'épreuve fut recommencée pour le grand aumônier.

Son Eminence prit place dans le fauteuil du croyant, l'œil effaré, la figure inquiète, évidemment fort désireux de voir l'objet qui occupait son ésprit plus moins trembleur d'y résister.

Cette fois, le jour ne vint pas, comme pour l'amour, charmer la scène.

Mais au bout de treize minutes, une sorte de bouillonnement, de lutte, se fit sentir dans le miroir ; les ténèbres furent alternées de rapides jets de feu.

Atentour, la chaleur devint plus intense dans la salle ; les yeux dérouillaient s'appesantissaient, mais surtout le vertige au cerveau.

Dans la glace, le prélat vit se continuer le combat de des nuages orageux, de ces éclairs rouges, lancés et entrecroisés avec rage ; le ciel s'était coupé que pour ces lueurs sinistres, qui, sans la dissiper, la montraient plus effrayante.

Et sous leur clarté, apparut, s'avançant jusqu'à la surface de la glace, la figure d'un homme impossible, grotesque, mais dont le point d'un sceau ne vrait la réprobation marquée en tache noire sur le front, la prunelle ardente, le souffle embrasé, et cette auréole de flamme qui monture l'immortalité du maudit. Enfin, la figure du démon.

Inutile de dire que le prélat demeurait terrifié, anéanti.

C'était bien, en effet, vers ce personnage des enfers, qui occupé de lui pour lui envoyer de funestes prestiges, qu'en retour se portait le plus souvent sa pensée.

Mais, redoutant de faire entendre quelque exclamation qui eût trahi sa terreur, sa faibl